

این دهر که نبود مُندی مشول ما / نامد بجز از بلا و غم حاصد ما
 افسوس که حذل فکشمتم یک مشکل ما / رفتیم و هزار حسرت از در دل ما

ای خواجده یکی کام روا کن ما را / دم در کش و در کار خدا کن ما را
 ما راست رویم ولیک شو کی بینی / رو چاره دیده کن رها کن ما را

بوحسیر و بیایا بسوی دل ما / حذل کن مُراد خوبش یک مشکل ما
 یک کوزه می بیار تا نوش کُفتم / زان پیش که کوزه کُشد از کدر ما

چون موت شوم بغاده شویید مرا / نادان و شراب و جام کُشید مرا
 خواهیید بیروز حشر جویید مرا / از خاک در میگذره جویید مرا

emploie, dans les deux premiers hexagones de ce quatrain, le pronom de la première personne du pluriel, nous, au lieu de celui de la troisième personne du singulier, moi. Cet usage est assez répandu en Perse. Le poète dit ainsi, en parlant de sa personne, s'ex-

prime souvent, non-seulement à la première personne du pluriel, mais encore à la troisième personne du singulier : *Le roi voit, le roi ordonne, le roi pardonne*. Également, un sujet dit en parlant de lui-même : *Pendant de, Pendant nuit, etc.*

LES

QUATRAINS DE KHÉYAM.

— — —

1

Un matin, j'entendis venir de notre taverne nue voix qui disait :
A moi, joyeux bayens, jeunes gens ! levez-vous, et venez remplir
encore une coupe de vin, avant que le Démon vienne remplir celle de
notre existence.

2

O toi qui dans l'univers entier es l'objet choisi de mon cœur !
toi qui m'es plus chère que l'âme qui m'anime, que les yeux qui
m'éclairent ! il n'y a rien, ô idole, de plus précieux que la vie : eh
bien ! tu n'es cent fois plus précieuse qu'elle !

3

Qui t'a conduite cette nuit vers nous, ainsi prise de vin ? Qui,
donc, enlevant le voile qui te couvrait, a pu te conduire jusqu'ici ?
Qui enfin t'amène aussi rapide que le vent pour allumer encore le
feu de celui qui brûlait déjà en ton absence ?

Bien que l'absence de la distinction mystère comme mystique, il est cependant
les genres dans la langue persane qu'écrit certain que le poète s'adresse à la Divi-
nité à l'effet de se donner sur cette terre, qu'il traite de l'épouse d'Allah, et
question de savoir si ce poète doit être tenu en possession.

رباعیات حکیم خیاّم

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ

آمد مخمّری نهدا ز میخانه ما کی رسد خسرا باقی دیوانه ما
بر خمیز که پرکندهم پیمانه ز می ز آن پیش که پرکنند پیمانه ما

ای آنکه گردیده جهانی تو سرا خوشتر ز دو دیده و حقایق تو سرا
از جان صفا عزیزتر چیزی نیست صد بار عزیزتر ز حقایق تو سرا

امشب بر ما مست که آورد ترا وز برده بدین دشت که آورد ترا
نزدیک کسی که بنمود در آتش بود چون ناد همی جست که آورد ترا

La prose dans ce sens complet, dans peut rendre, ce me semble, sans avoir re-
les deux derniers versets du quatrain, cours à nos perceptions, comme j'ai cru de-
par le seul rapprochement des deux mots voir le faire. Des cas semblables se présen-
ment et font sens que en français on ne son- tent dans la suite.

LES

QUATRE VILLES DE KHÉYAM.

aimait surtout à s'entretenir et à boire avec ses amis, le soir au clair de la lune sur la terrasse de sa maison. assis sur un tapis, entouré de chanteurs et de musiciens¹, avec un échauson qui, la coupe à la main, la présentait à tour de rôle aux joyeux convives réunis². Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cette rapide esquisse biographique et historique³, qu'en empruntant à la vie même et aux œuvres de notre poète deux citations très-caractéristiques.

Pendant une de ces soirées dont nous venons de parler, survient à l'improviste un coup de vent qui éteint les chandelles et renverse à terre la cruche de vin, placée imprudemment sur le bord de la terrasse. La cruche fut brisée et le vin répandu. Aussitôt Khéyan, irrité, improvisa ce quatrain impie à l'adresse du Tout-Puissant :

Cet usage existe encore de nos jours en Perse, bien que les Persans d'aujourd'hui, plus civilisés que leurs ancêtres, préfèrent s'asseoir au bord d'un ruisseau où coule une eau limpide, dans un jardin à l'ombre d'un escau ou auprès d'un bassin, où le chant du rossignol vient charmer leurs oreilles; et qu'ils aient substitué la carafe en cristal à la cruche en terre cuite, et le verre à pied à la coupe de cuivre.

Il n'est pas rare de voir encore à présent en Perse, même dans les familles aisées, un seul verre ou une seule coupe pour plusieurs personnes, qui toutes boivent à tour de rôle et en observant le rang de chacune d'elles. Il en est de même pour le café-pipe à eau, que le poète Khédégé présente tour à

tour aux convives réunis, en observant également le rang de chacun. Lors qu'il y a erreur, la personne à qui la pipe est offerte s'empresse de la présenter à celle qu'elle considère comme sa supérieure. Cet empressement n'est quelquefois qu'une simple forme de politesse, mais alors la personne qui en est l'objet, si elle est inférieure en rang, doit refuser.

Nous n'avons représenté Khéyan que dans ses attributs de poète, mais il était en outre astronome et grand algébriste. On peut consulter sur ce côté remarquable de sa vie et de ses travaux l'introduction à l'*Alghyre et Qandeharyân*, publiée, traduite et accompagnée d'extraits de manuscrits inédits, par Woepcke, Paris, 1851, in-8^o.

« Tu as bûisé ma cruche de vin, mon Dieu ! tu as ainsi fermé sur moi la porte de la joie, mon Dieu ! c'est moi qui bois, et c'est toi qui commets les désordres de l'ivresse ! Oh ! (puisse ma bouche se remplir de terre !) serais-tu ivre, mon Dieu ! »

Le poète, après avoir prononcé ce blasphème, jetant les yeux sur une glace, se serait aperçu que son visage était noir comme du charbon. C'était une punition du ciel. Alors il fit cet autre quatrain non moins audacieux que le premier, et qui exprime d'une manière absolue la répulsion du poète pour la doctrine des peines futures, décrites dans le Koran, et prêchées si chaleureusement par les mollahs. Les soufis considèrent cette doctrine, non-seulement comme le renversement de la leur, mais encore comme indigné de la miséricorde et de la clémence de la Divinité. Voici ce quatrain :

« Quel est l'homme ici-bas qui n'a point commis de péché, dis ? Celui qui n'en aurait point commis, comment aurait-il vécu, dis ? Si, parce que je fais le mal, tu me punis par le mal, quelle est donc la différence qui existe entre toi et moi, dis ? »

Mais arrivons au livre lui-même, à la pensée complète du poète qui se déduit si énergiquement et avec tant d'unité à travers les fantaisies ou les rudesses de ses quatrains.

Oh! puisse ma bouche se remplir de terre! expression que les Persans emploient souvent pour exprimer le regret d'avoir proféré ou d'être obligé de proférer un blasphème, ou simplement de prononcer un mot irrévérencieux. (Voir dans le texte persan; le quatrain 388 et la note qui l'accompagne.)

confusion dans toute l'étendue de l'empire. Mais les sectateurs de Hassan¹ augmentaient tous les jours, et bientôt ce chef se vit assez fort pour repousser par une vigoureuse attaque les troupes royales et les obliger de battre en retraite. Après ce succès, Hassan ne mit plus de bornes à ses exploits, et acquit une telle renommée que rien ne paraissait plus devoir lui résister.

La mort de Malek-chah étant survenue peu de temps après celle de Nézam-el-Moulk, Hassan se hâta de profiter, pour étendre sa domination, des revers qu'éprouva le célèbre sultan Sandjar, successeur de Malek-chah, et des guerres incessantes que se faisaient les différentes branches de la maison des Seljoukides, guerres qui se prolongèrent jusqu'à la mort de Tougroul III, environ quarante à quarante-cinq ans. Sultan-Sandjar, justement inquiet des progrès d'envahissement de Hassan, résolut de détruire entièrement dans ses États une bande de brigands dont les déprédations et les meurtres répandaient la terreur dans les provinces. À cet effet, il réunit une armée avec laquelle il marcha en personne contre les agresseurs; mais, arrivé à une certaine distance du mont Alamout, il vit un matin, en se réveillant, un poignard enfoncé dans la terre près du chevet de son lit, et dont la lame avait transpercé un billet à son adresse, où il lut avec effroi ces mots² :

« O Sandjar! apprends que, si je n'avais pas voulu respecter tes jours, la main qui a enfoncé ce poignard dans la terre,

¹ Les historiens persans donnent au lieu de Hassan le nom de Hassan-ousserkan, qui est dérivé du mot français assassin. Malek-chah rapporte ce fait dans son Histoire de la Perse, II, 126 (de fr.).

aurait pu aussi bien l'enfoncer dans ton cœur¹. — On dit que le sultan fut tellement atterré à la lecture de ce billet, qui lui révélait l'immense pouvoir de Hassan-Sébbah sur l'esprit de ses affidés, qu'il renonça pour cette fois à ses projets d'attaque².

Mais revenons à Khéyam, qui, resté étranger à toutes ces alternatives de guerres, d'intrigues et de révoltes dont cette époque fut si remplie, vivait tranquille dans son village natal, se livrant avec passion à l'étude de la philosophie des soufis. Entouré de nombreux amis, il cherchait avec eux dans le vin cette contemplation extatique que d'autres croient trouver dans des cris et des hurlements poussés jusqu'à extinction de voix, comme les derviches hurleurs; d'autres dans des mouvements circulaires qu'ils pratiquent avec frénésie jusqu'à ce qu'ils soient entièrement pris de vertige, comme les derviches tourneurs; d'autres enfin, dans des tortures atroces qu'ils s'infligent eux-mêmes jusqu'à en perdre connaissance, comme les Hindous. Les chroniqueurs persans racontent que Khéyam

¹ Les sectateurs de Hassan-Sébbah étoient désignés sous la dénomination de *Hassanis* (adhérents de Hassan) ou *Pébbéhs*, mot qui signifie : des hommes prêts à sacrifier leur propre vie sur un simple commandement de leur chef spirituel. Les historiens affirment qu'un jour un envoyé de Malék-ebah vint à Alamout pour traiter avec Hassan-Sébbah; celui-ci, pour toute réponse, commanda, en présence de cet envoyé, à un de ses fidèles de se poignarder lui-même, et à un autre de se jeter du haut d'un rocher. Les deux ordres furent exécutés sur-le-champ. « *Allah*, dit-il à

l'envoyé stupéfait, et faites savoir à votre maître qu'il est le caractère des gens qui me servent. »

² Les docteurs de l'histoire qui ont décrit les ravages commis par cette secte, qu'ils ont en grande horreur, disent que leurs vexations, s'étendant sur toute la surface du sol persan, avoient porté l'épouvante dans tous les cœurs. « C'étoit, disent-ils, un véritable fléau pour les populations, un objet de terreur pour les gouvernans les plus puissans, et ce fléau et cette terreur ajoutent-ils, durèrent pendant une période d'environ deux siècles. »

PRÉFACE.

de son confident. Au premier appel, Hassan cherche, mais en vain, le feuillet demandé. Il pressent une trahison, il se trouble; et la rumeur que est incident provoque dans la salle, la présence du roi, irrité de trouver un tel désordre dans un mémoire de cette importance, ajoutent à la confusion de Hassan, qui se voit bientôt forcé de se retirer, après une sévère réprimande de la part d'Alp-Arslan. Nézam-el-Moulk était vengé; il s'approcha respectueusement du roi et lui fit observer qu'il était difficile d'exiger plus de régularité dans un travail sérieux, fait à la hâte par des gens incapables. Après cet échec, Hassan ne reparut plus à la cour. L'histoire nous apprend qu'il alla voyager en Syrie, où il adopta les dogmes de la secte ismaélite, dogmes qu'il résolut d'importer en Perse, en y ajoutant d'autres nouveautés plus conformes aux opinions des soufis¹, alors très-nombréux dans le royaume, dans le but de s'en faire une arme et de devenir ainsi la terreur de ses ennemis. Il revint en effet en Perse, mais en se cachant soigneusement, pour se dérober aux recherches de Nézam-el-Moulk, dont il redoutait le ressentiment. Il se rendit à sa ville natale de Rhéi², après avoir vécu quelque temps à Ispahan, où, enhardi par la facilité avec laquelle s'opérait le recrutement projeté de ses néophytes, il ne forma rien moins que le projet de faire trembler sur son trône le souverain lui-même. A Rhéi il appela près de lui quelques mé-

¹ Les partisans de cette secte, en religion musulmane comme entière-
 core très-nombréux aujourd'hui dans ment indifférentes au grand Tout, qui
 presque toute l'Asie, croient que, sans est la Divinité, et veulent qu'on offre
 rejeter le Koran, on ne doit pas en au contraire cette adoration fervente et
 suivre la lettre, mais bien l'esprit. Ils secrète qui réside dans l'âme.
 représentent les formes extérieures de la Magis des anciens.

contents, qui n'hésitèrent pas à adopter les dogmes qu'il leur enseignait et qui se déclarèrent prêts à le secourir dans ses desseins. Il résolut alors d'aller, avec un nombre assez restreint de ces nouveaux disciples, se fortifier sur la montagne d'Alamout, près de la ville de Kazhân, d'où il commença à faire, dans les pays environnans, de fréquentes razzias, au moyen desquelles il subvenait aux besoins du moment et pourvoyait à l'équipement de sa petite troupe, qui devint bientôt formidable.

C'est vers cette époque qu'Alp-Arslan mourut, laissant à son fils, Malek-chah, ses vastes États, dont il lui recommanda fortement de confier l'administration à Nézam-el-Mouk, son fidèle et pieux ministre. Mais celui-ci ne jouit pas long-temps de ces nouvelles marques de faveur; car Malek-chah, ayant eu la faiblesse de prêter l'oreille aux calomnieux rapports de ses ennemis, lui fit retirer son turban et son encrier, insignes des hautes fonctions qu'il avait si noblement remplies. Cette disgrâce, en facilitant une vengeance particulière, fut cause de la mort de ce grand homme d'état. On le trouva un matin étendu sous sa tente, dans le camp royal, assassiné par un satellite de Hassan-Sébbah. Avant d'expirer il eut, selon le récit des chroniques, le temps d'écrire une pièce de vers, à l'adresse de Malek-chah, dans laquelle il recommandait à sa bienveillance ses douze fils, à qui, disait-il, il léguait ses vieux et loyaux services.

Hassan-Sébbah n'en continuait pas moins ses sanglantes excursions; ne respectant dans ses rapides victoires ni rang ni sexe, égorgéant sans pitié tout ce qui lui tombait sous la main. Malek-chah, effrayé, dut envoyer des troupes pour mettre fin à ces expéditions, qui jetaient le trouble et la

ne sollicitait qu'un délai de quarante jours, ordre fut donné à Nézam-el-Mouk de mettre immédiatement à sa disposition les archives des finances, les *moustofis* (écrivains du Divan) et tout le personnel de la direction des fonds. Hassan, ravi de se trouver ainsi tout à coup à la tête de la branche la plus importante de l'administration, considérait déjà la ruine complète de Nézam-el-Mouk comme assurée. Celui-ci, de son côté, s'aperçut, mais un peu tard, de l'imprudencé qu'il avait commise en plaçant si haut un homme qu'il aurait dû si bien connaître et dont il eût fallu se défier. Cependant il ne désespéra pas de déjouer, en employant ruse contre ruse, les projets déjà si avancés de son ambitieux antagoniste. Sachant par expérience combien les hommes de son temps étaient corruptibles, connaissant en outre l'avidité proverbiale et la faiblesse de caractère du confident de Hassan-Sébah auquel celui-ci avait cru pouvoir confier la direction du travail qu'il avait entrepris sur l'ordre d'Alp-Arslan, il n'hésita pas à fournir à un de ses favoris, sur la fidélité duquel il savait pouvoir compter, des sommes assez irrésistibles pour amener à bonne fin le plan qu'il avait conçu.

Le favori du ministre, homme sûr et habitué à ces sortes de services, employa si habilement cet argent qu'il ne tarda pas à s'attirer les bonnes grâces du faible et intéressé confident de Hassan, et se vit ainsi à même de fournir à son maître tous les renseignements que celui-ci attendait avec impatience et dont il devait profiter lorsque le moment serait venu. Ce moment, c'était l'expiration du délai de quarante jours qu'avait demandé Hassan-Sébah. Au jour fixé tout était prêt; Hassan semblait triompher; mais Nézam-el-Mouk, ce jour-là même où le volontiers-mémoire de son adversaire devait

être remis au roi en audience officielle, donna à son favori ses dernières instructions, qui devaient aboutir à la confusion de Hassan. Ce fidèle et adroit serviteur alla trouver le confident, dont, à force de cadeaux, il avait gagné la confiance, et le pria de lui montrer l'admirable mémoire que Nézam-el-Mouk avait déclaré ne pouvoir terminer avant six mois, et que son maître, à lui, avait eu l'habileté de composer en quarante jours. Le confident de Hassan était en ce moment préoccupé, et d'ailleurs, il ne se doutait de rien; il livra à son ami le *deftèr*, liasse de feuilletés détachés qui formaient le mémoire¹. Celui-ci, mettant à profit la distraction du confident, détacha le *deftèr*, et en un clin d'œil il confondit l'ordre des feuillets, comme le lui avait si bien recommandé son maître. Ensuite, déposant le *deftèr* sur le tapis, il se répandit en éloges pompeux sur l'habileté de Hassan-Sébbah et de son digne acolyte qui avait si activement participé à cet éminent travail. Quelques heures après Alp-Arslan recevait en grande audience ses ministres et les officiers de l'empire, qui devaient assister à la présentation solennelle du mémoire par Hassan-Sébbah.

Nézam-el-Mouk se tenait humblement dans un coin de la salle d'audience, attendant le résultat de son stratagème. Sur un signe d'Alp-Arslan, Hassan-Sébbah déposa aux pieds du monarque un *sharist*, livret au moyen duquel le prince devait appeler, par ordre de provinces, les feuillets contenus dans le *deftèr*, que Hassan-Sébbah venait de prendre des mains

¹ Cet usage est encore de nos jours en vigueur en Perse. Toute la comptabilité des revenus du royaume se trouve consignée sur des feuilles volantes, en lasses les unes sur les autres et contenues entre deux planchettes formant une espèce de reliure; le tout fixé avec une corde de chanvre ou de coton.

lion, et ne tarda pas à devenir le secrétaire particulier de ce monarque, puis sous-secrétaire d'État, et enfin *seid-ordou*, c'est-à-dire premier ministre.

Alp-Arslan, en mettant cet habile administrateur à la tête des affaires de son empire, lui conféra le titre honorifique de *Nézan-et-Moulk* نظام الملك, *régulateur de l'empire*, titre qui chez les Persans remplace le nom de la personne à laquelle il est décerné. Les historiens du temps font le plus bel éloge de ce grand homme, et, attribuant à ses vertus et à sa capacité les succès et la prospérité du règne d'Alp-Arslan, ils tiennent en profonde admiration le discernement de ce monarque, qui sut s'attacher un ministre, doué de tant de mérite pour diriger les affaires de ses vastes États, qui atteignirent sous son administration le plus haut degré de gloire dont il soit fait mention dans les annales persanes.

C'est vers cette époque où Nézan-et-Moulk (car désormais c'est par ce titre que nous le désignerons), était arrivé à l'apogée de sa puissance, que ses deux amis vinrent lui rappeler l'exécution du pacte conclu entre eux. « Que me demandez-vous? leur dit-il. — Je ne te demande, répondit Khéyam, que la jouissance des revenus du village qui m'a vu naître. Je suis derviche et n'ai pas d'ambition; si tu accèdes à ma requête, je pourrai, sous le toit paternel, loin des entraves inséparables des choses de ce monde, cultiver paisiblement la poésie, qui ravit mon âme, et me livrer à la contemplation du Créateur, où se plaît mon esprit. — Quant à moi, dit Hassan-Sebbah, je demande une place à la cour. » Le ministre accorda tout: le jeune poète retourna dans son village dont il devint le chef, et Hassan-Sebbah fut placé à la cour où, en poltron confisqué, il ne tarda pas à capter

es bonnes grâces de monarque. Mais, bien qu'il eût déjà acquis, grâce à la protection efficace de Nézam-el-Moukk, les plus hautes distinctions possibles, son esprit envieux et ardent ne pouvait s'accoutumer de l'espèce de soumission dans laquelle il se trouvait vis-à-vis de son bienfaiteur. Il mit bientôt tout en œuvre pour le renverser et le supplanter. Afin d'arriver à ce but, il commença par insister à Alp-Arslan que les finances du royaume n'étaient pas en bon état, le ministre négligeant la rentrée des impôts et n'ayant, depuis trois ans, rendu aucun compte sur cet important sujet. Le prince prêta l'oreille à ces considérations perfides, et bientôt Nézam-el-Moukk fut mandé à la cour, où Alp-Arslan lui demanda compte, en présence de tous les grands dignitaires, convoqués à cet effet, du retard apporté à la rentrée des impôts et au règlement définitif des finances de l'État. Nézam-el-Moukk s'excusa de son mieux en faisant retomber sur certaines circonstances indépendantes de sa volonté le retard dont se plaignait Sa Majesté, et promit de s'occuper sérieusement de cette question, de manière à pouvoir présenter dans l'espace de six mois un règlement de compte complet. Le prince parut satisfait et permit au ministre de se retirer. Mais celui-ci n'avait pas encore dépassé le seuil de la porte du château, que Hassan-Sébbah, s'approchant du roi, lui fit remarquer que ce qui prouvait surtout l'incapacité du ministre en pareille matière, c'était précisément le délai exorbitant qu'il réclamait pour mettre en ordre les finances de l'empire. Cette observation frappa le prince, qui demanda au courtisan qui la lui faisait s'il voulait, lui, se charger de ce travail, et s'il pouvait s'engager à le terminer dans un plus court espace de temps. Sur la réponse affirmative de l'astucieux Hassan, qui

orientaux. Aboul-kassém, au contraire, ambitieux et positif dans toute l'acception du mot, anxieux d'arriver au pouvoir,

acte de corps, pour entrer dans le culte spirituel عمل روحاني (émelê rouhâni), *acte de l'âme*. Le troisième degré est désigné sans la dénomination de عرف (ér'), *signifié, science, savoir*, mais dont l'agent du verbe est عارف (ârif), *qui connaît, qui sait, sage par excellence*. Le soufi qui atteint à ce degré, appelé aussi حضور (houzour), *présence*, est considéré comme inspiré, et ses disciples lui vouent une obéissance aveugle, le vénérant comme مرشد (marchéd), *docteur dirigeant*, car son âme, qui jusque-là habitait la terre, jouit maintenant, dans les célestes plaines, de la présence de la Divinité. Le quatrième degré est appelé حقیقت (hâiket), *vérité*. Il indique que le soufi qui y est parvenu a opéré sa jonction définitive avec la Divinité, et jouit dans sa contemplation extatique de la suprême béatitude.

Cette dénomination de *soufi*, que se sont donnée ces sectateurs, signifie, selon quelques auteurs orientaux, craie ou étoffe d'étoffes de laine. Cependant, j'ai connu, durant mon long séjour en Perse, grand nombre de personnages professant le soufisme, qui, tout en conservant les apparences de vrais croyants (la doctrine des soufis, de même que celle des chiites, tolère la révérence humaine), se regardent de hautes étages de sagesse et de perfection. Je ne puis guère en que les dévots et les mû-

ridus appartenant aux classes inférieures qui soient restés fidèles au سادوق (kâdikân), *maître de laine*. Parmi eux, quelques-uns circulent dans les rues et voyagent dans les provinces à pied et presque nus, demandant l'aumône au nom de Mohammed aux musulmans, au nom de Jésus et de Marie aux chrétiens, au nom de Moïse aux juifs, afin d'éviter ainsi leur indifférence pour toutes les religions.

Cette secte se subdivise en une foule innombrable de branches, distinctes les unes des autres par la dénomination qu'elles se sont donnée ou par certains usages qu'elles ont contractés dans leurs pratiques particulières; mais, en général, elles s'accordent, tant qu'à l'identité du dogme, qui est basé sur le principe absolu de la nécessité de se laisser diriger par un *marchéd* ou chef spirituel, ou *docteur dirigeant*, qui, ayant passé par les degrés voulus du soufisme, est considéré par ses disciples comme tout ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré; et ils lui vouent une vénération qui diffère peu de celle véritable culte.

Les progrès des soufis en Perse ont été retardés par les abus de l'islamisme comme l'abus de l'infidélité musulmane se fait sentir à la religion vraie. Cette répandue, à laquelle on veut se joindre le fanatisme encore vivace des premiers pontifes musulmans, a con-

s'appliqua principalement à l'étude de l'histoire de son pays, qui lui présentait de nombreux exemples d'hommes célèbres arrivés, par leur mérite ou par leur courage, aux plus hautes charges, et où il puisait d'ailleurs d'excellentes leçons sur toutes les branches d'une bonne administration. Il devint un illustre homme d'État. Quant à Hassau-Sébhan, aussi ambitieux que son condisciple Abdul-Kassém, mais moins habile et plus violent que lui dans l'application des moyens, astucieux et jaloux de la supériorité de ses camarades, il suivit à peu près les mêmes études, mais en nourrissant le projet de s'en servir pour la ruine de tous ceux qui oseraient s'opposer à son avancement dans la carrière qu'il avait choisie. Aussi devint-il célèbre, ainsi que le démontrera la suite de cette notice, par les crimes qu'il a commis et le sang qu'il a versé.

Leurs études terminées, les trois amis sortirent du collège et se séparèrent pour rentrer dans leurs foyers, où ils restèrent un certain temps sans renommée aucune. Cependant Abdul-Kassém parvint bientôt à se faire avantageusement connaître à la cour d'Alp-Arslan, deuxième roi de la dynastie des Seldjoukides, par divers écrits en matière d'administra-

tion, et contribua aux sanglantes persécutions dont ses sectataires furent, à diverses époques, l'objet de la part de l'autorité persane, qui protégeait en toutes circonstances le clergé orthodoxe et la foi nationale. Mais aujourd'hui les seuls juis ont d'une liberté et d'une tranquillité parfaites, soit que le clergé orthodoxe ait perdu de son antique influence, soit qu'il ait senti l'inutilité de ses obligations à l'égard des perses.

L'autant plus difficile à convaincre d'hérésie qu'ils pratiquent ostensiblement la religion musulmane, et que leur culte véritable est essentiellement intérieur.

La tribu turque des Seldjoukides fit son nom de Seldjouk, chef qui s'établit avec sa tribu dans les plaines de Boukhara. Cette famille renversa, vers l'an 1099, de Phogire, la dynastie des Gilzmasides, après avoir été longtemps soumise à son autorité.

PRÉFACE.

duction complète, ils ont mis tant d'insistance dans leurs conseils, tant de bienveillance dans leurs offres de service, que je me suis décidé à me conformer à leurs vœux en éditant aujourd'hui cet ouvrage.

Cependant je le considérerais encore comme au-dessus de mes forces, sans la coopération de Cassan-Ali-Khan, ministre plénipotentiaire de Perse près la cour des Tataries, qui a poussé l'obligeance jusqu'à m'aider de sa profonde érudition et de ses précieux avis.

L'histoire de Khéyan se rattachant à celle de deux personnages qui ont joué un grand rôle dans les annales du pays, j'ai cru qu'elle présentait assez d'intérêt pour en faire ici la narration, telle qu'elle nous a été transmise par les historiens persans.

Khéyan, né dans un village situé près de Néchapor, dans le Khorasan, vint compléter ses études, vers l'année 644 de l'ère chrétienne, dans le célèbre mèdrèssèh de cette ville. Ce collège avait acquis à cette époque, nous disent les relations du temps, la réputation de produire des sujets d'une rare distinction, parmi lesquels surgissaient souvent des hommes d'un talent et d'une habileté remarquables qui atteignaient rapidement aux plus hautes fonctions de l'empire.

Abdul-Kassim et Hassan-Sebbah étaient, parmi les condisciples de Khéyan, les deux camarades avec lesquels il

Son véritable nom était *Cher-zaïes*. Les Persans disent, non sans raison, ayant dû se conformer à l'usage établi en Orient, qui veut que chaque poète se donne un surnom. Khéyan a consacré celui qui indique la profusion de son père et la sienne, car (khéyan) signifie en arabe *l'avez de* *l'avez*. Les Persans disent, non sans raison, que c'est l'excellence métrique de ce poète qui l'empêcha de prendre un surnom plus brillant, comme celui de *Keroussèh*, qui signifie le *colosse*. *Se-bah* de bien-être, *Se-bah* de l'empire, *Se-bah* de l'empire, *Se-bah* de l'empire.

était plus particulièrement lié, nonobstant la divergence de caractère et d'opinions qui semblait lui indiquer un autre choix. Un jour Khéyan demanda, en manière de plaisanterie, à ses deux amis si une convention passée entre eux et basée sur l'absolue nécessité, pour celui des trois que la fortune favoriserait, de venir en aide aux deux autres en les comblant de ses bienfaits, leur paraîtrait une chose païde. « Non, non, » répondirent-ils; l'idée est excellente et nous l'adoptons avec empressement. Aussitôt les trois amis se donnèrent la main et jurèrent, le cas échéant, d'être fidèles à leur engagement.

Ce pacte ne fit que stimuler l'émulation des trois jeunes gens. Ils s'appliquèrent à leurs études avec d'autant plus d'ardeur qu'il leur était permis de prétendre, selon la tradition du collège, aux dignités les plus élevées.

Khéyan, d'une nature douce et modeste, était plutôt porté à la contemplation des choses divines qu'aux jouissances de la vie mondaine. Ce penchant et le genre d'étude qu'il cultiva en firent un poète mystique, un philosophe à la fois sceptique et fataliste, un soufi¹ en un mot comme la plupart des poètes

¹ La doctrine des soufis, presque aussi ancienne que celle de l'islamisme, enseigne à atteindre, par le mépris absolu des choses d'ici-bas, par une constante contemplation des choses célestes et par l'abnégation de soi-même, à la suprême béatitude, qui consiste à entrer en communication directe avec Dieu. Pour arriver à cette perfection, les soufis doivent passer par quatre degrés différents. Ils désignent le premier de ces degrés par *برداشت حسنی* (que l'on traduit d'habitude) ou *dejection de toutes*

qui indique que le disciple doit se conformer aux lois établies, aux formes extérieures de la religion révélée, et mener une conduite exemplaire. Le second degré s'appelle *ترویق* (*trouk*), *septier, chienne*, ou *نیاز* (*niaz*), *désir, nécessité, espérance*. Il indique que le disciple peut se dispenser de l'observance des formes extérieures de cette doctrine, parce qu'il en a compris, par sa dévotion intérieure, la connaissance de la nature divine, il quitte la pratique *عزل حسنی* (*ezel d'hseni*).

PRÉFACE.

J'ai longtemps pensé, durant mon séjour en Perse, qu'une traduction française des quatrains de Khéyam pouvait offrir quelque intérêt pour l'Europe littéraire. Ce vieux grand poète, qui florissait au xi^e siècle et qui faisait dans le Khorasan les délices de la cour des Seldjoukides, continue encore de nos jours à charmer les loisirs du palais des Kadjurs à Téhéran. Mais, d'un côté, la difficulté de traduire un écrivain si essentiellement abstrait dans ses pensées philosophiques, si étrangement mystique dans ses expressions figurées (trop souvent présentées sous des formes d'un matérialisme repoussant); d'un autre côté, les embarras que j'entrevois pour la correction des épreuves à une si grande distance de Paris, et par-dessus tout le sentiment de mon incapacité pour entreprendre un tel travail, m'avaient toujours empêché de le publier jusqu'à présent.

A mon dernier passage à Paris, j'y ai rencontré des amis avides de nouveauté en fait de littérature orientale, parmi lesquels j'aime à citer ici M^{me} Blanchecotte, connue par plusieurs publications vives et passionnées de moraliste et de poète. Après avoir entendu les citations orales que j'ai pu leur faire succinctement de quelques quatrains du poète qui nous occupe, ils m'ont si fortement conseillé d'en publier une tra-

LES

QUATRE-VAIS DE KHEÏYAM

TRADUITS DE PERSE

PAR J. B. NICOLAS,

EX-PREMIER SECRÉTAIRE DE L'AMBASSADE FRANÇAISE EN PERSE.

AVEC UN DISCOURS DE M. DE KHEÏYAM.



PARIS.

IMPRIMÉ PAR ORDRE DE L'EMPEREUR

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.

M DCCC LXVIE

4484
SIP

LES

QUATRAINS DE KHEÏYAM.